

Conférence donnée par M. Jacques Geoffroy
(membre de l'Association des Amis de Charles Nodier)
à l'occasion de la journée d'hommage consacrée à
Marie Mennessier-Nodier,
le 4 mai 2019 à Quintigny.

Marie MENNESSIER-NODIER en toutes lettres

Présenter Marie Mennessier-Nodier « en toutes lettres », c'est d'abord penser à la femme de lettres, qui fut poétesse, romancière, mémorialiste. C'est aussi, en jouant sur la polysémie du mot « lettre », penser à l'épistolière, puisqu'on a retrouvé plusieurs centaines de lettres écrites et signées de sa main. Mais avant d'évoquer sa carrière dans les lettres et de plonger au cœur de sa correspondance, nous commencerons par ses années de formation, par le B-A : BA, par les premières lettres en quelque sorte. Voyons quelle fut la formation de Marie Mennessier-Nodier, avant qu'elle ne devienne écrivain.

LES ANNÉES DE FORMATION.

On ne connaît rien (ou presque rien) de l'éducation et de la formation de Marie Nodier. Mais ce qui est certain, c'est que l'éducation de sa fille fut pour Charles Nodier une préoccupation essentielle.

À peine est-elle née (le 26 avril 1811), qu'il écrit dans une lettre à son ami Charles Weiss (en mai 1811) : « Je me charge de lui donner une éducation qui ne la rendra pas difficile sur le bonheur. Tout en lui donnant cette éducation que bien des *demoiselles* n'ont pas, je tiens par-dessus toutes choses à la bien convaincre qu'elle n'est pas *demoiselle*, et à lui apprendre à vivre en conséquence... Comme elle sera souverainement pauvre, j'entends qu'elle soit forte, laborieuse et résignée, trois qualités qui empêchent la pauvreté d'être un mal. Tu verras dans quelques années si je bâtis inutilement des *chaumières en Espagne*. » Beau programme que ces *chaumières en Espagne* qui vise à donner à l'enfant l'éducation d'une demoiselle (l'instruction de qualité d'une aristocrate), mais en lui apprenant à rester à sa place, humblement, dans le peuple.

La correspondance de Nodier prouve qu'il suit attentivement le développement de sa fille. Quand elle a 7 mois, il écrit à son ami Charles Weiss : « Ma fille est fort avancée pour son âge. Elle dit distinctement *papa*, ce qui signifie qu'elle articule bien le son le plus difficile de la langue. » (Lettre du 13 novembre 1811).

Quand elle a deux ans : « Ma fille grandit à vue d'œil et bégaye déjà quatre langues dont le français est celle qu'elle entend le moins. » (Lettre du 13 mai 1813 à Jean-Baptiste Béchet). Les Nodier sont alors en Illyrie où l'on parle le slovène, l'italien, l'autrichien et le français. *Le Télégraphe illyrien* que dirige Nodier est rédigé dans ces quatre langues.

Quand Marie a 5 ans : « Quant à ma jolie fille, elle prospère tous les jours, et je crois qu'elle pourra t'écrire incessamment, car elle lit déjà fort bien. » (Lettre à Charles Weiss, printemps 1816).

On suit aussi les progrès de Marie par ce qu'elle en dit elle-même. Citons une lettre à sa grand-mère, qu'elle écrit à l'âge de 10 ans : « J'ai fait une composition avec beaucoup de demoiselles, à un concours d'italien pour avoir le prix. On en donne un tous les six mois. » (Lettre à Suzanne Nodier de février 1821). On ne sait si elle obtint ce prix.

Pour ce qui est de l'apprentissage de la musique, du piano et du chant, elle eut recours à des leçons particulières données par des professeurs extérieurs. Mais pour le reste, elle profita des leçons de son père et de sa vaste culture littéraire et scientifique.

Quand elle avait onze ans (1822), elle se rappelle : « Quand je ne suivais pas mon père à la *Société des Bonnes-Lettres*... il me conduisait au Théâtre des Variétés, où il avait pris l'habitude de passer une heure tous les soirs. »

Quand elle en avait douze, elle se souvient : « Pendant cette année 1823, j'écrivis *Smarra* sous la dictée de mon père. » Excellent exercice littéraire et stylistique, indéniablement, mais la pauvre enfant a dû faire d'horribles cauchemars pendant cette période. Ouvrons l'ouvrage (presqu'au hasard) : « les mille démons de la nuit escortent l'affreux démon [...]. Des femmes rabougries au regard ivre ; des serpents rouges et violets dont la bouche jette du feu ; des lézards qui élèvent au-dessus d'un lac de boue et de sang, un visage pareil à celui de l'homme ; des têtes nouvellement détachées du tronc par la hache du soldat, mais qui me regardent avec des yeux vivants, et s'enfuient en sautillant sur des pieds de reptiles... » (*Smarra*)

Dans les *Souvenirs* qu'elle consacre à son père, Marie se souvient de ses 15 ans : « Je composais un herbier – comme mon père, je collectionnais des insectes – comme mon père. » (*Charles Nodier : Épisodes et Souvenirs de sa vie*, p. 212)

Une lettre de Nodier à Charles Weiss (datée du 30 septembre 1830) montre que, même après son mariage, Marie a continué ses travaux auprès de son père, et quels travaux ! « Quoique je n'aie guère augmenté l'article du *Psalterium Davidis* que d'une vingtaine d'additions, j'ai mesuré avec effroi dans ce travail la formidable besogne qui me reste. Ajoute à cela que je n'ai pour me seconder que ma fille. »

Dans un article du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* (Larousse), on lit à propos de Marie Nodier : « Son père, Charles Nodier, la fit élever sous ses yeux avec le plus grand soin. » « Avec le plus grand soin », c'est certain et « sous ses yeux », c'est le moins qu'on puisse dire.

On dit qu'un enfant est formé par trois maîtres : ses parents, ses professeurs et la vie elle-même. Pour le cas de Marie Nodier, c'est assez simple. Ses parents furent Désirée et Charles Nodier. Ses maîtres ou son maître : Charles Nodier. Ses premiers pas dans la vie sociale, Marie les a faits à l'Arsenal, dans le salon de Charles Nodier. C'est dire le rôle énorme que Nodier eut dans la formation et l'éducation de sa fille. Marie dit de lui dans ses *Souvenirs* qu'elle a aimé son père : « comme un maître, comme un frère, comme un fils et comme un camarade. » C'est dire qu'entre eux l'affection, la fusion furent totales.

Le salon de l'Arsenal : Si Charles Nodier était le véritable centre moral et intellectuel de l'Arsenal, sa femme et sa fille y jouaient un rôle actif et déterminant. Et il est certain que Marie put y parfaire son éducation par la rencontre de poètes, de peintres, de musiciens, de philosophes, d'érudits qui fréquentaient les lieux. Mais cette formation dans et par le monde se passait de façon informelle et dans la bonne humeur. Marie ne tarde pas à prendre un véritable ascendant sur la petite société, elle en devient l'âme en quelque sorte et Charles Nodier confie, non sans fierté, à qui veut l'entendre, qu'il est « surpassé par sa fille ».

Relisons le témoignage d'Adèle Hugo, « Intérieurs contemporains », *L'Événement*, 9 janvier 1849 : « Quant à Mme Ménessier, leur fille, c'était la jeunesse, c'était la vie, c'était le mouvement, c'était le pétilllement de l'œil, du geste et de la phrase. Et avec cela, un tact exquis, une mesure extraordinaire, une entente incroyable de toutes les choses de la vie, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites. Une habileté inouïe à tirer partie de tout, un chiffon comme une repartie. »

Les souvenirs de Mme Virginie Ancelot, dans *Les Salons de Paris, Foyers éteints*, 1858, sont aussi un bel hommage à celle que Hugo consacra « Notre-Dame de l’Arsenal » : « La maison de Nodier était fort animée, et les réunions pleines de gaieté, je n’ai vu nulle part autant d’entrain. Les peintres, les poètes, les musiciens, qui faisaient le fond de la société, étaient laissés à toutes leurs excentricités particulières, et remplissaient le salon de paroles vives et retentissantes. On chantait, on dansait, on jouait, on disait des vers. Tout cela était plein de vie; madame Nodier était aimable de bonté. Sa fille unique l’était avec son esprit, qui tenait de celui de son père, avec ses talents agréables et avec ses quinze ans. C’était une existence qui s’épanouissait parée de mille enchantements. Peu de jeunes filles ont eu, autant que mademoiselle Marie Nodier, cette verve joyeuse qui semble dire : Je suis heureuse de vivre ! On s’amusait donc beaucoup chez Nodier, car une réunion s’empreint naturellement des dispositions d’esprit de la femme qui la préside, et la toute charmante fille de Nodier remplissait de joie le salon de son père. »

Voici donc Marie devenue une femme du monde accomplie. Ses années de formation sont achevées. Le 17 février 1830, Marie Nodier épouse Jules Mennessier et devient Marie Mennessier. Charles Nodier, qui avait tout fait pour conserver sa fille auprès de lui, ne la perd pas totalement, quand elle se marie. On trouve pour son mari Jules un emploi à la Chancellerie et le jeune couple s’installe à l’Arsenal. Marie Mennessier continue d’être la muse du lieu, mais de muse inspiratrice, elle devient muse inspirée, puisqu’à son tour, elle souhaite entrer en littérature (elle a 20 ans).

Quand on a eu pour maîtres Charles Nodier, Lamartine, Balzac, Dumas ou Hugo (qui dit mieux ?), et qu’on a de l’esprit à revendre, on est en droit d’espérer une place au grand banquet des lettres et des arts.

PIANISTE, CHANTEUSE (SES ADMIRATEURS ONT RENDU HOMMAGE À SA VOIX DE CONTRALTO), MARIE NODIER EST D’ABORD MUSICIENNE.

La première œuvre qu’elle publie paraît chez l’éditeur de musique parisien Eugène Troupenas, en 1831. Le titre en est *Mélodies romantiques*. L’auteur est désigné sous le nom de Madame Jules Mennessier, née Charles Nodier. Remarquons que le prénom de Marie a totalement disparu, elle est la femme de... Jules et la fille de... Charles. Dans la grammaire éditoriale aussi, on constate que le masculin l’emporte sur le féminin. Ou bien disons que « madame Jules Mennessier » est la désignation normale de l’état civil, mais ce n’est pas un nom d’artiste. Le nom de Charles Nodier, quant à lui, est mentionné pour d’évidentes raisons commerciales.

Notons aussi que l’effacement du nom de Marie Mennessier, à l’intérieur du recueil, tient aussi au fait qu’il s’agit d’une œuvre collective. Elle n’est qu’un élément d’un plus large ensemble et se trouve même presque submergée parmi la foule d’artistes qu’elle a mobilisés. Certes, elle a composé toutes les mélodies, mais les poèmes sont ceux de Hugo, Ulric Guttinguer, d’Antoine Fontaney, de Jules de Rességuier, Émile Barateau, Casimir Delavigne, Amable Tastu, Marceline Desbordes-Valmore et Alfred de Vigny.

De plus, chaque poème mis en musique est illustré de dessins signés : Tony Johannot, Eugène Devéria, Camille Roqueplan, Jacques-Auguste Regnier, Louis Boulanger, Julien-Michel Gué.

À ces noms, il faut ajouter ceux des poètes cités en épigraphe et ceux des personnes à qui ces mélodies poétiques sont dédiées. Par exemple, « La Berceuse » est un poème d’Émile Barateau, mis en musique par Madame Jules Mennessier, illustré d’un dessin d’Eugène Devéria, avec une épigraphe de Marceline Desbordes-Valmore, et dédié à Mme Auguste Jal.

Tous ces noms renvoient peu ou prou aux habitués du salon de l’Arsenal. C’est un condensé de toute la fine fleur artistique de l’Arsenal qui est ici réunie. Cette œuvre est par ailleurs un excellent exemple de collaboration d’artistes ; à l’époque romantique, ce type de production était dans l’air du temps. On peut y voir peut-être une tentative de réaliser cette « beauté idéale » dont parlait Vigny dans ses *Poèmes antiques et modernes* (1826). Il écrivait alors :

« Musique, poésie, art pur de Raphaël,
Vous deviendrez un dieu... mais sur un seul autel ! »

Cet autel dressé à la gloire de la beauté idéale, ce pourraient être les *Mélodies romantiques* de Madame Jules Mennessier... et de ses collaborateurs.

Selon Victor Pavie, l’ouvrage ne connut pas un grand retentissement : « Il ne figura jamais aux vitrines des libraires. Les exemplaires, peu nombreux, furent distribués aux amis, aux hôtes de l’Arsenal. » Il fut toutefois mentionné et salué dignement dans quelques journaux.

Toute la musique de Marie Mennessier-Nodier n’a pas été publiée : on sait qu’elle a mis en musique des vers d’Amable Tastu, de Sainte-Beuve ou de Musset, les partitions en sont parfois perdues, mais les archives familiales conservent encore quelques inédits.

MARIE FUT AUSSI POÈTE.

Sa deuxième œuvre publiée est une anthologie poétique, *La Perce-Neige*, parue en 1836 et signée cette fois Marie Nodier-Mennessier. Après son mariage, dans sa correspondance, Marie signe volontiers de son nom d’épouse Marie Mennessier, parfois Marie Mennessier-Nodier. Elle revendique pleinement son nouveau statut de femme mariée. Mais quand il s’agit d’œuvres littéraires et surtout de leur publication, il paraît évident que le nom de Nodier doit être mis en avant le premier et que le nom de Mennessier passe après, comme accessoire, secondaire.

La Perce-Neige est encore une œuvre collective. Le recueil a pour sous-titre « Choix de morceaux de poésie moderne recueilli et publié par Madame Nodier-Mennessier ». Contrairement aux *Mélodies romantiques*, il n’y a pas ici de mise en musique ni d’illustration et le projet poétique est un peu plus ambitieux, puisqu’il comprend une cinquantaine de poètes. On y retrouve les signatures des collaborateurs des *Mélodies romantiques*, les fidèles de l’Arsenal, ceux que Marie appelle dans sa préface « les amis de mon père », mais on rencontre aussi quelques poètes qu’elle ne connaissait pas personnellement et qui ont volontiers apporté leur contribution. Par contre, Hugo et Vigny manquent à l’appel et Lamartine n’y figure qu’à son corps défendant. Quant à Marie, elle ne propose qu’un seul poème : « Pour endormir ma fille ».

Pour présenter son anthologie qu’elle compare à « une gerbe dans laquelle chacun reconnaît l’épi qu’il a apporté », elle dit modestement dans sa préface : « le brin de paille qui noue la gerbe, le brin de paille qui serre le bouquet : c’est moi. »

Remarquons que ces deux premières œuvres : les *Mélodies romantiques* et *La Perce-Neige* sont les purs produits du salon de l’Arsenal, qui fut pendant quelques années un lieu de partage et d’émulation, le laboratoire de la nouvelle école romantique.

Tandis que *La Perce-Neige* connaît un bon accueil auprès de la critique et des lecteurs, Marie poursuit son écriture poétique et la publication de quelques poèmes, mais elle ne fait jamais cavalier seul. Elle n’a jamais publié de recueil sous son seul nom. Il faut reconnaître qu’elle a peu produit et la totalité des poèmes (publiés ou inédits) qu’on

a pu rassembler, n'atteint pas la centaine. C'est la matière d'un recueil un peu consistant, mais guère plus.

Par contre, Marie continue à privilégier l'esprit collectif et la collaboration. Elle participe ainsi à des keepsakes comme *Le Talisman* ou *Le Selam* à des *Albums* aux côtés d'Amable Tastu, d'Anaïs Ségalas, de Marceline Desbordes-Valmore, d'Hermance Lesguillon ou de Mélanie Waldor. Ou bien encore, elle publie dans des revues comme la *Revue des Deux Mondes*, les *Beaux-Arts* ou en province dans la *Gazette de Metz*. Elle n'est donc jamais au premier plan, ni mise en valeur. Elle est une signature parmi d'autres signatures.

Un autre facteur contribue à son effacement c'est le contenu même de ses poèmes, le titre en est révélateur : « à mon père ; à Hippolyte ; aux enfants d'Adèle ; à Clémentine ; à Madame Adolphe Gaume ; à Émile Deschamps ; à Alphonse Karr ; à Son Altesse Royale Madame la duchesse d'Orléans ». Dans tous ces exemples, il est clair que c'est le destinataire qui est le plus important, c'est une poésie tournée vers l'autre, altruiste et le moi du poète s'efface. Voyez aussi des titres comme « Exhortations » ou « Bénédiction ». La poésie de Marie n'est pas une poésie de l'épanchement personnel ni de la confiance intime. C'est toujours l'autre qui est le centre et qui est valorisé.

Le recours fréquent aux épigraphes, en tête de ses poèmes, a le même effet d'effacement, car c'est une façon de se placer avec humilité sous l'autorité intellectuelle d'un prédécesseur ou d'un maître.

La conséquence de cet effacement relatif aboutit à une méconnaissance de l'auteur, voire à un manque de reconnaissance. Dans les publications en revues, le nom de Mennessier se trouve souvent mal orthographié ; le mépris de l'orthographe du nom n'entraîne pas un mépris égal pour la personne, mais il est toujours regrettable. Le premier « n » est parfois confondu avec un « u », on obtient donc Meunessier (comme meunier). Mais le plus souvent le premier « n » est omis. Menessier et on met un accent sur le premier « e » : Ménessier. Et voilà le patronyme estropié. Il n'y a guère qu'à Metz, que ce nom connu est respecté. Mais dans la presse parisienne, il est très souvent maltraité. La palme du mauvais élève est décernée à la revue *La Sylphide* qui en 1849, reprenant un poème de Marie, le fait suivre de la signature : « Marie Nadier-Menessier ». Sans commentaire ! Il est vrai qu'en 1849 Madame Mennessier n'écrit plus de poésie, qu'elle vit à Saint-Pol-sur-Ternoise dans le Pas-de-Calais et qu'à Paris plus personne ne se souvient de la muse de l'Arsenal.

LA ROMANCIÈRE.

Parallèlement à son œuvre poétique, Marie écrit des récits en prose, des contes et des nouvelles. Si sa production poétique se tarit après 1844 (la date coïncide avec la mort de Charles Nodier et son propre départ en province), l'inspiration romanesque est plus régulière et plus durable. Elle publie ainsi neuf récits entre 1833 et 1843 et après 1844 paraissent trois œuvres de la maturité, trois œuvres parmi les plus riches et les plus abouties : *Hortense de Vauquelay* (1847), *Le marquis de Chavannes* (en 1850) et *Une grâce d'en haut* (en 1858). Avec la prose, Marie va réussir à se faire peu à peu un nom, mais non sans difficulté, semble-t-il. Il n'est que de suivre l'évolution de ses signatures entre 1833 1843.

Laura Murillo sa première nouvelle est signée Jules Mennessier-Nodier. Marie n'apparaît pas, c'est Jules ! pas même madame Jules !

Une fausse démarche est signée Madame Jules Mennessier-Nodier. Le nom se féminise.

La Croix d'or est signée Mennessier-Nodier, sans autre précision. L'auteur est asexué : il n'a ni prénom ni civilité.

Le mystère de la mère et l'enfant (paru dans la *Gazette de Metz*) est signé Mme Jules Mennessier. À Metz, les lecteurs de la *Gazette* connaissent le nom de Mennessier qui suffit à la notoriété de l'auteur, pas besoin de Nodier ! On peut aussi y voir une politesse de Marie à l'égard de sa belle-famille.

André Schomberg et la nouvelle *Un vieux corps pour une jeune âme* sont signés Marie Nodier-Mennessier. C'est le nom de Nodier qui, pour cette fois, est placé en tête.

Un bonheur payé d'avance (paru dans la *Gazette de Metz*) n'est signé que par les initiales : M. N.-M. Excès de discrétion ? ou ces initiales sont-elles suffisantes à Metz, pour que l'on reconnaisse le nom de Marie Nodier-Mennessier ?

Le conte pour enfants *Histoire d'un chat gâté* est signé « Madame Marie Ménessier Nodier », sans trait d'union et avec une faute à Ménessier.

Enfin *Alcange* a l'originalité d'être le seul texte de Marie signée par un pseudonyme. Elle choisit le pseudonyme de Marie de Heyden. Pourquoi ce nom ? Elle connaît bien sûr le compositeur autrichien Joseph Haydn ; mais puisqu'elle décide de se cacher, peut-être faut-il penser au mot anglais *hidden* qui signifie *caché* ? C'est Hippolyte Mennessier son beau-frère qui est rédacteur en chef de *La Quotidienne*, quand paraît *Alcange* (en 1843). Charles Nodier lui-même a collaboré à ce quotidien royaliste. Se cacher derrière un pseudonyme, c'est une façon peut-être discrète d'échapper à une accusation de favoritisme ?

Neuf récits, huit signatures différentes ! L'instabilité du nom, l'identité fluctuante indiquent la difficulté d'imposer un nom de plume, qui soit un vrai signe de reconnaissance.

Arrêtons-nous à la date de 1844 qui pour Marie est une date charnière. En effet, Charles Nodier est mort le 27 janvier 1844. C'est la fin d'une époque, c'est la fin d'un monde. Marie est mère de famille, elle a quatre enfants et pour elle va commencer une vie nouvelle en province, au gré des nominations de son mari receveur particulier des finances. À cette vie nouvelle va correspondre désormais un nouveau nom : ultime changement patronymique. En effet par une ordonnance du roi Louis-Philippe, en date du 14 septembre 1844 :

« M. Ferdinand-Jules Mennessier, né à Nancy (Meurthe), le 13 avril 1802, et, sur sa demande, ses enfants mineurs, sont autorisés à ajouter à leur nom patronymique celui de Nodier, nom de leur beau-père et aïeul paternel, et à s'appeler à l'avenir *Mennessier-Nodier*. »

Ainsi, grâce à cette décision officielle, le nom va se fixer et se stabiliser. De fait, les trois derniers romans de Marie seront signés : Marie Mennessier-Nodier « en toutes lettres » et c'est ce nom qui passera à la postérité.

Les *Cahiers d'études nodiéristes* rassemblent pour la toute première fois la totalité des *Nouvelles et Récits* de Marie Mennessier-Nodier, publiés jusque là, nous l'avons vu, de façon très éparse. M. Georges Zaragoza et moi-même avons mené ce travail d'édition qui est précédé d'une préface tout à fait éclairante de la romancière Jeanne Cressanges. Au total, ce recueil regroupe seize récits.

Trois textes s'apparentent plutôt à des contes pour enfants (*André Schomberg*, *Le Mystère de la mère et de l'enfant* et *Histoire d'un chat gâté*).

Quatre nouvelles manuscrites retrouvées dans les archives familiales : *Édouard Campbell*, *Les Amies à Paris*, et deux textes sans titre. Ces récits sont publiés pour la première fois.

Restent neuf récits qui sont, pour la moitié d'entre eux, autant de très longues nouvelles que de courts romans. Il s'agit essentiellement d'histoires qui mettent en scène

les difficultés de l'amour entre deux êtres. D'un récit à l'autre, Marie Mennessier-Nodier a le souci de situer son action dans des cadres différents (c'est Paris ou la province, Barcelone, l'Angleterre, et même l'Inde) et à des époques différentes : *Le Marquis de Chavannes* se passe sous la Révolution française.

Mais le traitement du récit est presque toujours le même : très peu de descriptions (juste le strict nécessaire), pas d'analyse psychologique de la part d'un narrateur omniscient, mais des dialogues abondants par lesquels les personnages révèlent ce qu'ils sont et ce qu'ils ressentent. Le narrateur ne nous explique jamais que tel personnage est amoureux ou jaloux ou indifférent, mais il fait parler ce personnage comme un amoureux ou un jaloux ou un indifférent. C'est toute l'attention et la sagacité du lecteur qui sont mises à contribution.

En dehors d'une seule pièce de théâtre inédite, dont le manuscrit vient d'être retrouvé, et dont nous aurons le privilège de voir une adaptation représentée pour la première fois (*Deux heures dans la vie d'un homme qui fut quelqu'un*), Marie Mennessier-Nodier n'a pas écrit pour le théâtre : mais on peut dire que c'est dans ses romans que se retrouve son goût pour l'écriture théâtrale.

Une dernière remarque. En dehors de ses deux derniers romans, tous les récits de MMN sont publiés au cours de la monarchie de Juillet (1830-1848) et ses personnages appartiennent pleinement à cette société aristocratique : ils en ont la distinction sociale, l'élévation morale et l'élégance de langage.

MARIE MÉMORIALISTE.

En 1867, paraît chez Didier, libraire-éditeur parisien, un ouvrage de Madame Mennessier-Nodier : *Charles Nodier : épisodes et souvenirs de sa vie*.

Le manuscrit est achevé le 27 janvier 1866, soit 22 ans (jour pour jour) après la disparition de Nodier. L'avant-propos est précédé de cette épigraphe : *ego in eo* (moi en lui) sans doute un souvenir de l'Évangile de Saint-Jean : *Qui manet in me, et ego in eo...* (celui qui demeure en moi et moi en lui (= en qui je demeure...)). Mais on y entend aussi un écho de ce que disait Marie à son ami Guttinguer après la mort de son père : « Il faisait tellement partie de mon existence que la séparation entre nous n'est pas possible. Il vit en moi comme je suis morte en lui. » (Moi... en lui = *ego in eo*).

Ce livre de souvenirs qui compte environ 350 pages, retrace avec humour et émotion la vie de Charles Nodier. Pas toute la vie, mais seulement quelques « épisodes » et quelques « souvenirs », donc pas de biographie exhaustive, et il n'est presque rien dit de l'œuvre. C'est plutôt à la rencontre d'un Nodier intime que nous sommes conviés et là encore Marie fait preuve de pudeur et de discrétion. Elle évite les écueils de la nostalgie larmoyante et de l'hagiographie dithyrambique, mais elle ne manque pas de rectifier les erreurs ou propos calomnieux rencontrés dans les journaux ou dans certains dictionnaires. Tout en étant la gardienne vigilante de la mémoire de son père, elle laisse volontiers la parole à d'autres témoins comme Charles Weiss ou Francis Wey, à Alexandre Dumas ou Adèle Hugo pour évoquer le salon de l'Arsenal. Nodier lui-même est souvent cité : ses souvenirs, sa correspondance.

Là encore, en poussant l'interprétation un peu loin, on pourrait dire qu'il s'agit d'une œuvre collective, en tous cas, c'est à coup sûr une œuvre polyphonique.

Le public fit bon accueil à ce livre de souvenirs. En date du 3 septembre 1867, Hugo depuis son exil de Guernesey écrit à Marie : « En lisant votre livre, Marie, on vit et on aime. Vous réveillez l'âme par la douceur de votre voix évoquant le souvenir. Que de pages exquis ! Que de mots qui ont la profondeur tendre et la mélancolie gracieuse ! La

grâce, c'est vous, le charme, c'est vous. Votre livre est le miroir de Charles Nodier et le portrait de Marie Nodier. Vous vous êtes peinte en le reflétant. Vous avez son noble esprit et sa douce puissance. »

Dans une lettre à Édouard Grenier d'avril 1868, Marie dit s'occuper encore des souvenirs de l'Arsenal : « Quand je vous aurai dit que je recommence un nouveau volume sur ce pauvre Arsenal dont personne ne se soucie plus, que moi – et peut-être vous – votre ardent intérêt sera-t-il satisfait ? »

Des pages manuscrites conservées dans les archives familiales témoignent en effet de la poursuite de ce travail de mémoire : description de l'Arsenal, souvenirs familiaux, en particulier d'un chat nommé Scaramouche, portraits de Jules Janin, de Casimir Bonjour ou de Victor Schœlcher. Mais le projet n'a pas été mené à terme.

Dans une lettre à Isis Charve (déc. 1868), elle écrit : « Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, ma chère Isis, c'est que je suis en train de perdre les yeux, et que tout travail, lecture ou écriture me sont défendus. » On peut le regretter, car Marie Nodier avait ce qu'il fallait de justesse et de finesse, de recul et d'humour pour être une excellente mémorialiste.

Une petite partie de ces pages inédites a été publiée par Vincent Laisney. Nous projetons, dans un prochain *Cahier d'Études nodiéristes* d'en publier l'intégralité.

Une dernière remarque sur ces *Souvenirs* : en les relisant, j'ai constaté que Marie avait imposé à l'éditeur le respect de l'ancienne orthographe des imparfaits en -oit. On sait que Nodier était farouchement opposé à l'orthographe voltairienne qui préconisait -ait. Personnellement, Marie a toujours écrit ses imparfaits en -oit, non pas tant dans un esprit légitimiste d'ancien régime, mais parce qu'il est tout simplement très difficile de renoncer à des habitudes orthographiques chèrement acquises pendant l'enfance. Les imprimeurs eux suivaient la réforme de 1835 introduite officiellement par l'académie française. Marie en maintenant l'orthographe ancienne rend un bel hommage complice à son père !

L'ÉPISTOLIÈRE.

De la très abondante correspondance de Marie Mennessier-Nodier, il ne reste plus que 700 lettres environ, c'est comparativement autant que les lettres de Mme de Sévigné à Mme de Grignan. Mais c'est peu par rapport aux 5000 lettres de Flaubert.

Une correspondance littéraire.

Dans les années 1830, la correspondance de Marie témoigne de ses préoccupations littéraires, dans ses échanges avec ses amis poètes ou avec certains éditeurs. On la voit, par exemple, solliciter Jules de Rességuier, Paul Foucher, Sainte-Beuve et Saint-Valry pour leur demander une contribution poétique à son futur recueil *La Perce-Neige*. Elle entre en contact avec quelques éditeurs ou directeurs de revue, François Buloz, Alexis Eymery, Félix Bonnaire, afin de préciser quelques projets de publication. La mise au point des nouvelles de Marie et de son père à paraître dans les *Scènes de la vie privée et publique des animaux*, nécessite aussi quelques échanges avec Jules Hetzel.

D'un correspondant à l'autre des vers circulent : Marie en reçoit, elle en envoie à son tour et ses lettres recèlent parfois quelques précieux inédits : « À M. de Fontaney », « Après la lecture d'*Almaria* » adressé à Rességuier, « À une veuve » poème joint à un envoi à Alcide de Beauchesne. On pense aussi au fameux échange de sonnets entre Musset et Marie au printemps 1843. À Émile Deschamps, elle adresse un poème et celui-ci lui répond aussi par un autre poème en conservant les mêmes rimes.

Plus tard, entre Marie Nodier et Édouard Grenier, il se tisse aussi un échange et une complicité littéraire et intellectuelle. Dans la première lettre que Marie adresse à Édouard Grenier, elle le remercie des « charmants vers » qu'il a bien voulu lui confier et en retour joint à sa missive deux poèmes. « Comme je les ai trouvés ces vers, les voilà. Ils sont de mesure ou peu s'en faut », lui écrit-elle avec modestie. Il s'agit du poème « Sans souffrir, sans savoir... » et du sonnet « C'était un soir d'hiver... »

Depuis sa province, Marie MN est aussi attentive que possible à l'actualité littéraire et ses jugements critiques nous permettent de juger de ses goûts et dégoûts. À propos de la publication des *Contemplations*, elle écrit (en juin 1856) à son ami Léon Laurent-Pichat, qui vient de publier un article dans la *Revue de Paris*. « Vous parlez supérieurement des vers de Victor, et il me semble que ce n'était pas commode. Entre nous, il y a bien des taches à notre soleil, et ces deux volumes que je voyais resplendir à l'avance, m'ont apporté souvent un regret et quelquefois une déception. Je ne sais pas si j'espérais trop ; – je suis sûre que j'espérais mieux. [...] Tout ce qui est consacré à sa fille et par sa fille est touchant et adorable. Nous autres d'ailleurs, nous sommes l'écho de son souvenir, la vibration de sa douleur, nous le suivons partout à la recherche de ce passé qui a été le nôtre, et nous lui savons gré d'exprimer des pensées qui nous sont venues à tous, dans une langue qui n'a peut-être été donnée qu'à lui.

Et puis après ? – Une quantité innombrable de strophes magnifiques parsemées, dépaysées dans des pièces trop longues et pourtant incomplètes. Et puis après ? Des drôleries qui seraient déplacées partout, et dont la forme même est insuffisante et souvent vulgaire ; des gravelures de chansonnier, des grâces dans ce cadre noir ! Un père qui dédie son amour en couplets, et quelles amours ! à l'ombre de cette pauvre enfant ! »

L'adhésion de Marie est loin d'être complète ! Si elle est touchée par la douleur du père et la beauté incomparable de sa langue, elle déplore les longueurs et surtout le mélange des tons, ce qu'elle appelle les « drôleries » et les « gravelures ». Exigence de la langue et hauteur des sentiments sont les deux piliers de la belle et bonne poésie selon Marie.

Pour le roman, c'est Georges Sand qui lui sert de repoussoir. Elle s'exprime ainsi en écrivant à son fils Emmanuel. « Il n'y a non plus, espérons-le, qu'une Mme Sand. Ses principes moraux et religieux contrariés au suprême degré par ceux qui se développent dans *Sybille* [un roman d'Octave Feuillet], elle s'est empressée de prendre une contrepartie avec la fécondité sans mesure qui la caractérise. Ce sermon peu orthodoxe s'appelle *Melle la Quintinie*, et paraît dans la *Revue des Deux Mondes* [1863]. Libre à toi de t'y instruire ; en t'amusant, je ne crois pas, mais enfin, je n'en sais rien, c'est possible. Seulement, si d'après les idées émises par cette bonne dame, tu juges à propos de la charger de te choisir une femme, tu auras soin de la garder précieusement pour toi ; la belle-fille ne m'agrèerait guère. »

Reproche quant à la forme : une « fécondité sans mesure », alors que les récits de Marie sont concis. Reproche quant au contenu : le « sermon peu orthodoxe » est un euphémisme pour désigner l'anticléricalisme de George Sand, alors que Marie est très croyante. Et Marie de conclure par une plaisanterie : elle ne voudrait pas d'une belle-fille choisie par les soins de G. Sand !

Les goûts littéraires exprimés par Marie Mennessier-Nodier dans sa correspondance manifestent son attachement au passé. Elle le déclare sans ambages dans une lettre de 1867 : « Il faut vous dire, et peut-être vous en doutiez-vous, que je n'appartiens pas de cœur au nouveau monde, non plus qu'au monde nouveau... » Elle le martèle à nouveau dans une lettre du 2 janvier 1873 : « De la maison que j'avais bâtie aux beaux jours de ma jeunesse, il ne reste plus pierre sur pierre. L'imbécillité lâche et solennelle qui est le caractère dominant de notre aimable époque n'y a laissé que des ruines, depuis le faite

qui était Victor Hugo jusqu'à l'égout qui est le citoyen Courbet. » C'est net, catégorique et tranchant.

Au fil de cette correspondance, on la voit encore s'émouvoir des mélodrames de Guilbert de Pixérécourt (*Le Monastère abandonné* ou *Le Chien de Montargis*) ou des beaux vers de ses anciens amis. Non décidément, aucun « -isme » de la modernité ne trouve grâce à ses oreilles, pas plus le « réalisme » de Courbet que le « positivisme » de « Madame Sand ».

Un témoin de son temps.

La longévité de Marie Mennessier-Nodier lui fait quasiment traverser le siècle de bout en bout. Elle aura connu le Premier Empire, la Restauration, la révolution de 1830, la monarchie de Juillet, la révolution de 1848, la Deuxième République, le Second Empire et quatre présidents de la Troisième République. « Mais ne parlons pas de politique », dit-elle, dans une lettre de 1873.

De fait, elle ne s'intéresse aux événements politiques que dans la mesure où ils affectent sa famille. Si elle s'inquiète de la guerre de Crimée, c'est qu'un de ses neveux y combat. Au cours de la guerre franco-prussienne, l'obligation de loger chez elle « le colonel prussien, le drapeau prussien, les aides de camp prussiens et les chevaux prussiens » ne l'a que médiocrement affectée. Par contre, elle a tremblé pour les siens au cours de l'été de 1870 : « Mon gendre au feu, ma fille et mes trois petits-enfants enfermés à Metz sans pain, à moins qu'ils y fussent déjà morts, voilà le rêve éveillé que nous avons eu à caresser tout le long de cet été abominable. »

On ne sera pas surpris de lire sous la plume de Marie Mennessier-Nodier l'expression d'un certain conservatisme ou passéisme politique. Dans une lettre de décembre 1873, elle confie à demi-mot son attachement à la monarchie passée : « Je reçois avec grand plaisir vos vœux et vos félicitations, comme disaient les monarques en voyage, du temps qu'il y avait des monarques. Soyez persuadé que si j'en regrette quelque chose, ce n'est pas cette phrase-là. » Tout est dans ce tour prudent « si j'en regrette quelque chose ». Il est évident qu'elle en regrette quelque chose et même plus. Marie a été élevée dans le respect des têtes couronnées.

Ainsi, elle n'hésite pas à confier sa tristesse au moment de la mort de Napoléon III. « Ce vaincu, ce détrôné, cet injurié, cet exilé, avait pour moi l'attrait immense de son malheur, – sans compter celui de ne pas ressembler du tout à ce qui a pris sa place. À lui tout seul, ce dernier charme aurait suffi. »

Dans la monarchie ou dans l'empire, Marie Mennessier-Nodier aime peut-être tout simplement son propre passé. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne goûte guère son présent, c'est le moins qu'on puisse dire. Son installation à Fontenay-aux-Roses coïncide avec les débuts de la IIIe République qu'elle n'apprécie guère : « N'étant pas du tout, mais pas du tout ! républicaine, comme j'ai déjà eu l'occasion de vous le faire savoir, j'ai pour habitude de laisser aux gens l'entière liberté d'avoir une autre opinion que la mienne, et je ne les guillotine pas pour ça. » (Lettre du 5 novembre 1874).

Pour conclure sur ses opinions politiques, il convient de se reporter à une lettre adressée à Ulric Guttinguer en 1849. Elle tente de s'expliquer sur l'étonnant « amalgame » de ses opinions : « J'ai été élevée dans le respect de mes princes légitimes, et je conserve presque religieusement une mèche des cheveux du comte de Chambord [le petit-fils de Charles X, le dernier héritier de la branche légitimiste des Bourbon], ce qui ne m'empêche pas de porter à Madame la Duchesse d'Orléans... un attachement sans bornes et un dévouement complet – ce qui ne m'empêche pas d'avoir pour le général Cavaignac un sentiment de gratitude et d'admiration..., ce qui ne m'empêche pas de

plaindre sincèrement un maître fou avec lequel j'ai fraternellement passé ma meilleure jeunesse, et qui ne répond pas, pour le moment au nom de Victor Considerant, quoique ce soit le sien, vu que ce nom-là le ferait mettre en cage. » Un fond de légitimisme, une dose d'orléanisme, une pincée de républicanisme autoritaire à la sauce Cavaignac et un grain d'utopie fouriériste avec Victor Considerant : voilà l'étonnant mélange de ses préférences politiques. C'est aussi un bel exemple d'esprit de tolérance.

Mais on comprend que chez Marie Mennessier-Nodier, ce sont moins des systèmes ou des idéologies qui importent que des personnalités ou des caractères. Et on aura aussi compris que si elle est fidèle en amitié, elle l'est tout autant dans ses inimitiés.

La vie familiale.

Il est toutefois juste de considérer que la correspondance de Marie Mennessier-Nodier est majoritairement familiale, ses deux correspondants privilégiés étant son mari et sa mère, chacun étant le destinataire de plus de 200 lettres.

En effet, quand elle réside en province, Marie écrit chaque semaine à sa « chère Zirée » pour l'informer de sa nouvelle vie, de son installation, de ses soucis vestimentaires, de la santé des filles, du travail de son receveur de mari ou de l'horrible temps qu'il fait. Ainsi, page après page, jour après jour se construit une chronique de la vie provinciale, sous la monarchie de Juillet ou le Second Empire. Le regard de Marie, surtout dans les premières années, est le regard d'une parisienne et d'une bourgeoise, c'est donc souvent un regard moqueur, mais toujours plus amusé que méchant, car la charitable Marie ne s'attaque pas aux personnes, mais à leurs ridicules. Nous découvrons au fil des lettres comment on vit dans les sous-préfectures du Royaume, de l'Empire ou de la République, à quoi l'on s'y occupe, ce qu'on y mange, comment on y voyage, comment on s'y amuse ou s'y ennuie.

Inversement, lorsque Marie séjourne à Paris, elle expédie à son « cher Julinet » les potins et cancons de la capitale. Elle lui fait le compte rendu détaillé des soirées passées chez les Hugo, les Bixio ou les Rossigneux, des bals où elle-même est invitée et auxquels ses filles commencent à prendre goût, elle lui fait partager son enthousiasme ou sa déception pour telle pièce de théâtre ou pour tel opéra, et même si son mari est peu porté sur le sujet, elle lui parle de ses toilettes avec un grand luxe de détails et l'entretient des dernières coiffures à la mode. Les séjours parisiens sont aussi l'occasion de pousser son avantage dans les couloirs des ministères ou auprès des secrétaires des commandements de Ses Altesses Royales, afin d'accélérer ou de promouvoir la carrière de Jules. On pourrait dire en résumé qu'à Jules sont réservées les Scènes de la vie parisienne et à Désirée les Scènes de la vie de province.

L'échange épistolaire, quand il abandonne les considérations littéraires et politiques, aborde assez naturellement la sphère de l'intime : Marie donne des nouvelles de sa famille, de sa santé et elle se dit fort désolée de voir comment le monde a changé.

L'établissement de ses enfants a toujours été un souci chez Marie Mennessier-Nodier. Elle se désole de voir sa fille aînée sans mari, elle craint de la voir se résigner à finir vieille fille : « C'est Berthe fondant si parfaitement sa pensée dans la mienne, qu'elle sera avant peu aussi triste, aussi désenchantée, aussi vieille que sa mère. [...] je souffre réellement de la voir accepter d'une façon si sereine, une vie et un monde sur lesquels elle s'abuse si peu. » Berthe se mariera finalement à Pont-Audemer, en 1859, à l'âge de 27 ans, avec le capitaine Louis-César-Armand Lion.

L'année suivante, en 1856, Marie écrit à sa mère à propos d'Emmanuel qui étudie à Paris : « Je suis fort aise de ce que tu me dis du travail d'Emmanuel. C'est beaucoup qu'il ait compris sérieusement une idée quelconque, et j'avoue que je l'en croyais

incapable pendant quinze jours de suite ; maintenant il est fort probable qu'il ne réussira pas ; je m'y attends, et quoique l'échec ne m'amuse pas plus qu'une autre, je n'en prendrai pas le deuil. Il saura ce qu'il en coûte de ne pas se mettre à temps à la besogne, et la leçon lui profitera. » Il obtiendra finalement un bac de lettres et un bac de sciences et intégrera l'administration fiscale (comme son père).

Reste le sort des deux plus jeunes filles : Thècle et Marie-Victoire. « Mes pauvres filles me font grande pitié, et il me semble, orgueil maternel à part, que voilà beaucoup d'intelligence, d'esprit et de grandeur d'âme, inutilement appliqués à l'affranchissement des lettres et à la rédaction des mandats au porteur. Je dis qu'il me semble, car pour leur compte, elles ont l'air d'avoir trouvé le secret du parfait bonheur. Peut-être l'ont-elles trouvé en effet. » (Lettre du 27 janvier 1873). Marie-Victoire, qui est la plus jeune, est directrice des Postes, d'abord à Nonant-le-Pin, puis à Fontenay-aux-Roses. Mais Thècle n'est que « l'aide assermenté de sa sœur », et elle semble avoir eu du mal à trouver sa voie. Les deux filles resteront célibataires.

Cette correspondance et les confidences qu'elle contient permettent enfin de suivre Marie sur le chemin de la vieillesse. Si elle fait allusion à son déclin, ses lettres ne se transforment jamais en bulletin de santé. Elle se plaint de son « éternelle vieillesse », mais a scrupule à l'étendre « en tartine ». Assez tôt, elle s'est plaint de ne pouvoir écrire qu'avec difficulté : « Je sais encore à peu près lire ; écrire je ne le peux plus du tout. Mon cœur vous dira bien que vos vers sont des plus beaux qu'on puisse faire, et même que vous ayez faits [...] mais le stupide instrument qui s'appelle la main refusera de le traduire et de le suivre. » (Lettre de l'automne 1869).

Après les terribles événements de la guerre de 1870, elle confie à son correspondant : « De toutes ces secousses, il m'est resté une maladie nerveuse qui ne procure pas le moindre agrément à mon entourage non plus qu'à moi-même. » (Lettre du 2 janvier 1873). On ne sait rien de précis sur cette « maladie nerveuse », peut-être s'agit-il d'une forme de dépression nerveuse, comme on dirait aujourd'hui. Eugène Delacroix qui l'a rencontrée à Paris, dit de Marie qu'elle « a les noirs », comprenons, des idées noires, mélancoliques, une forme de spleen.

Sa toute dernière lettre connue (elle est adressée à Édouard Grenier) fait état d'une dégradation de son état, mais elle assortit ce triste constat d'une pointe d'humour : « Je subis depuis près de deux mois, la sotte compagnie de la maladie qui nous gouverne ; elle enlève la force et l'intelligence à ceux qui en avaient ; et les autres ? » (Lettre du 8 février 1890).

Marie Mennessier-Nodier, qui souffrait des yeux, devient peu à peu aveugle, dans ses dernières années, elle poursuit encore un peu de correspondance avec famille et amis, mais cette fois, c'est sa fille Marie-Victoire qui tient la plume.

QUEL BILAN ÉTABLIR DE CETTE ŒUVRE ET CETTE VIE AUX MULTIPLES FACETTES ?

Entre sa vie privée et la vie publique, Marie a clairement choisi sa famille, sans se soucier beaucoup de gloire littéraire. Elle écrivait déjà, le 3 janvier 1835, à Félix Bonnaire, directeur de la *Revue de Paris* : « Je m'occupe si peu de littérature, et la littérature s'occupe si peu de moi, que lorsqu'il faut nous remettre en présence, il se trouve naturellement entre nous de très grandes difficultés. » Pourtant, conscients de ses capacités et de son talent, son père d'abord, puis sa mère, son mari la poussent à abandonner son tricot et sa broderie pour se mettre à son écriture. Mais si elle décide d'écrire, c'est pour son plaisir et non pour acquérir une célébrité quelconque. Elle tourne même en dérision son activité littéraire. Depuis Château-Chinon, elle écrit à sa mère

Désirée : « Je fais même de la littérature ! Songe à quoi j'en suis réduite. » (Lettre du 14 octobre 1846). Dans un poème de février 1873 adressé à son mari Jules, elle écrit :

« Les enfants ont rempli mon cœur et ma maison
Et je crois bien qu'au fond, peut-être ai-je été mère. »

Mère et grand-mère, elle le fut à coup sûr et avant toute chose.

Elle laisse donc aux hommes le soin de s'affronter dans l'arène littéraire où l'envie le dispute à la calomnie et à la haine et elle n'est pas loin de penser comme la Serine qui s'adresse à l'Hirondelle : « je voudrais savoir de quel charme, de quelle utilité peut être de barbouiller du blanc qui est si joli avec du noir, qui est si laid. » Cependant, elle ne cesse d'écrire, de « barbouiller », mais pour elle-même ou sa famille ou pour un petit cercle d'amis. Elle laisse beaucoup de pages inédites : de la musique, une petite pièce de théâtre *Deux heures de la vie d'un homme qui fut quelqu'un* (un proverbe à la manière de Musset), des poèmes, de la prose, des souvenirs liés à l'Arsenal, des pamphlets dirigés contre la République de Thiers...

De son vivant, Marie eut l'honneur de figurer dans quelques anthologies poétiques, mais son éloignement de Paris, son retrait progressif du champ littéraire l'ont fait peu à peu oublier. Je voudrais citer un exemple très caractéristique de cet oubli partiel de son œuvre et de sa personne. En 1880 (Marie a 69 ans), paraissent des *Souvenirs poétiques de l'école romantique : 1825 à 1840*. Les deux auteurs Édouard Fournier et Adrien-Jean Nargeot précisent dans leur préface du 29 septembre 1879 : « La notice sur chacun [des auteurs] a été écrite avec autant de soin que possible. » Jugeons plutôt :

« Elle était née le 22¹ avril 1811, à Quintigny, dans le Jura, où son père avait dû se retirer après ses attaques bien inoffensives pourtant contre l'Empire. Personne [*sic*] ne fut mieux douée : elle était jolie, poète, musicienne – on a d'elle des mélodies charmantes, celle entre autres qu'elle écrivit pour une romance d'Alfred de Vigny : *le Bateau* ; mais par-dessus tout, elle était bonne.

Une dot seule lui manquait. Son père, afin qu'elle l'eût, se dévoua, il fit le plus grand sacrifice qu'un bibliophile – et l'on sait qu'il l'était – puisse faire : il vendit sa bibliothèque. À ce prix, Marie put se marier. Elle épousa en 1831², M. Jules Mennessier, qui, bien qu'il ne fût pas dans les lettres, n'y gêna pas ses goûts. Elle put continuer tout à son aise d'être poète, et musicienne. Elle publia, en 1836, son joli recueil, *Les Perce-neige*³, puis écrivit un peu partout dans les feuilles spéciales pour les femmes et les enfants.

Après la mort de son père, elle suivit son mari à Metz⁴. C'est là que, tout au culte d'une chère mémoire, elle écrivit son intéressant et pieux volume : Charles Nodier. *Épisodes et souvenirs de sa vie*. Il parut en 1867.

¹ Faux. C'est le 26 !

² Faux. En 1830 !

³ Faux. *La Perce-Neige*. Dans les bibliographies, il n'est pas rare de trouver des références fantaisistes : *La Croix d'honneur pour La Croix d'or* ou *Charles Nodier : Épisodes et Souvenirs de Savoie pour Souvenirs de sa vie* !

⁴ Faux. Elle le suivit dans ses mutations professionnelles à Château-Chinon, Saint-Pol-sur-Ternoise ou Nonant-le-Pin. Marie ne se rendait à Metz dans sa belle-famille que pour d'occasionnelles vacances.

Madame Mennessier est morte depuis la guerre¹. »

Tout le monde bien sûr n'a pas été aussi désinvolte envers la mémoire de Marie Mennessier-Nodier ; mais celle dont le nom fut parfois malmené, celle dont les œuvres ont été parfois si méconnues mérite aujourd'hui réparation : c'est l'objet même de cette journée d'hommage qui nous invite à redécouvrir « Marie Mennessier-Nodier en toutes lettres ».

¹ « Morte » littérairement parlant, peut-être, mais elle vécut encore treize années, n'en déplaise à ses biographes.